

—Tout cela est exact... Mais comment l'avez-vous appris ?

—Par ma police...

—Vous aviez une police ?

—Oui, et qui rendrait pas mal de points à celle de la Préfecture... Vous voyez que nous sommes organisés solidement... Vous êtes pour nous une nouvelle connaissance, mon jeune ami... Notre intérêt et la prudence la plus élémentaire nous ordonnent de vous surveiller, et nous n'y manquerons pas... Je vous préviens qu'aucune de vos démarches, aucune de vos paroles, ne resteront ignorées de nous... Je vous conseille donc de marcher droit et de ne point vous rendre suspect, car, je vous le répète, nos agents sont autrement malins que leurs confrères de la sûreté, et ils ne vous perdront de vue ni le jour ni la nuit... Ceci étant bien dit et bien posé pour votre gouverne, écoutez-moi...

Maurice pensait :

—Ces gens-là sont d'une force effrayante ! ils ne feraient de moi qu'une bouchée !...

Et, sentant naître en lui une vague inquiétude, il regrettait presque d'être possesseur des dangereux secrets qu'il avait surpris.

Verdier répéta :

—Écoutez-moi, et pénétrez-vous de l'importance du rôle que vous allez jouer... Il importe que vous passiez pour le secrétaire intime de l'ex-capitaine de vaisseau Van Broeck, préparant un grand ouvrage sur la navigation à toutes les époques, et venu à Paris pour faire des recherches dans les archives du ministère de la marine... Si par hasard on vous demandait qui vous a procuré cette position, vous répondriez que vous aviez connu autrefois le capitaine, que le hasard vous a remis en présence et que, vous sachant apte à vous servir d'une plume, il s'était empressé de vous offrir auprès de lui une position convenable et lucrative, car le capitaine Van Broeck est puissamment riche...

« Cette fable si simple, si naturelle, que personne ne songera même à discuter, aura un triple but... »

« D'abord elle vous permettra de venir ici continuellement, puisque vous y serez appelé par vos fonctions... »

« Elle fera de vous un homme sérieux, infiniment plus considéré que ne saurait l'être le reporter d'une feuille de chantage de dixième ordre. »

« Enfin elle expliquera vos absences quand nous aurons besoin de vous faire voyager, le capitaine pouvant d'une minute à l'autre, vous envoyer chercher un renseignement en Angleterre ou partout ailleurs... C'est bien compris, n'est-ce pas ? »

—Parfaitement compris, répondit Maurice, et j'ajoutai que l'invention me paraît très ingénieuse.

—J'ai parfois de bonnes idées... fit Verdier.

—Que dois-je faire, moi ? demanda Lartigues.

—Tu vas aller immédiatement à la légation hollandaise où tu feras viser ton passeport... Il importe d'être bien en règle... Tu transmettras au secrétaire de la légation les compliments empressés de l'abbé Méryss, son ami...

—C'est tout ?

—C'est tout, quant à présent... Passons à un autre ordre d'idées... Maurice va dès aujourd'hui chercher la trace de la famille Bressolles... Le Bressolles en question était architecte... Si le Bottin est muet sur son compte, il faut questionner ses confrères, qui auront certainement entendu parler de lui... Il faut se préoccuper aussi des bureaux de placement qui, fournissant des servantes, peuvent connaître ce nom... Il importe de faire lever l'acte de naissance de Simone... Ce sera facile mais nous attendrons, pour chercher où se trouve la jeune fille, que le bruit fait au sujet de l'assassinat de Jenny Stall et de Jonatham Wild se soit apaisé... Plus tard nous enverrons Maurice à Vic-sur-Braisnes... En ce moment notre mot d'ordre peut se formuler ainsi : Prudence !

—J'en aurai, répondit le jeune homme.

—Avez-vous lu les journaux de ce matin ?

—Oui.

—Que disent-ils ?

—Ce que disaient hier les journaux du soir... Ils

se bornent à reproduire la note officielle envoyée par le parquet, sans ajouter de leur cru quelque chose d'intéressant et d'inédit... J'ai conclu de cette lecture que l'instruction n'avait pas fait un pas, ce qui d'ailleurs était facile à prévoir...

—Étes-vous allé à la Morgue ?

—Non, mais je compte m'y rendre tout à l'heure...

—A merveille... dit le faux abbé. Maintenant visitons l'hôtel... Il est indispensable d'en bien connaître toutes les dispositions.

Ils trois hommes parcoururent les différentes pièces du rez-de-chaussée et du premier étage, puis ils passèrent au jardin, où Verdier s'arrêta comme Lartigues l'avait fait la veille devant l'issue condamnée.

—Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il.

—Tu le vois bien, répondit le capitaine Van Broeck, c'est une porte... une porte fermée par une forte serrure et de gros verrous.

—Où conduisait-elle ?

—Dans le jardin de la maison adossée à celle-ci et donnant sur la rue de la Ville-l'Évêque...

—Qu'est-ce que cette maison ?

—Un ancien et vaste hôtel devenu pensionnat de jeunes filles sous la direction d'une dame Dubief.

—Pourquoi cette communication existait-elle ?

—Parce que les deux immeubles appartenaient et même, je crois, appartiennent encore au même propriétaire...

—Très bien... Je visiterai le pensionnat... Je verrai ce que l'on peut tirer de ce voisinage, qui sera peut-être bon à utiliser. Rien dans la vie n'est inutile, pour qui sait profiter des moindres choses... Nous avons vu tout ?...

—Tout absolument.

—Alors, il ne nous reste qu'à nous séparer...

—Ne déjeunerez-vous pas avec moi, pour prendre la crémalière ? demanda Lartigues.

—J'ai pris du chocolat ce matin... dit Maurice.

—A votre âge le chocolat n'est qu'un apéritif... Votre estomac réclame un plus solide menu... Je comptais sur vous deux et j'ai fait préparer trois couverts.

Le faux abbé regarda sa montre.

—Déjeunons donc, reprit-il ensuite, mais déjeunons vite, car je suis pressé... Je ne puis t'accorder plus d'une heure...

—Ce sera suffisant.

Les trois convives passèrent dans la salle à manger, où un repas de viandes froides les attendait.

Ils se mirent à table, servis par Dominique, mangèrent de bon appétit et burent sec à la réussite de la grande entreprise qui devait leur donner des millions.

XXXIX

Les courtes notes publiées par les journaux au sujet du double assassinat commis dans la même nuit et, semblait-il, par le même scélérat, avaient causé une impression profonde.

Les Parisiens étaient avides d'apprendre des détails et de rendre visite aux endroits théâtres des deux crimes, ou du moins de la découverte des cadavres.

On se souvient qu'en 1869 la même curiosité malsaine poussait les badauds de Paris à courir en masse à la plaine d'Aubervilliers, au champ Langlois, où l'exécrable Troppmann avait enfoui ses victimes.

Le cimetière du Père-Lachaise devint immédiatement le rendez-vous des gens avides d'émotion.

Certain d'avance qu'il en serait ainsi, le chef de la sûreté avait donné des ordres.

Un cordon de gardiens de la paix entourait le monument funéraire de la famille Kourawieff, et repoussait avec une inébranlable fermeté le flot envahisseur des curieux.

Rue Ernestine l'affluence était moins grande.

Deux agents, placés devant la grande porte du loueur, suffisaient pour maintenir à distance les badauds du quartier de la chapelle.

Selon le projet arrêté dans son esprit, le soir du souper chez Brébant, en écoutant les *racontars* du petit baron Pascal de Landilly, le comte Yvan Smoï-

loff, préoccupé de ce qu'il entendait dire du tombeau appartenant à une famille russe, avait résolu de ne rendre compte par lui-même de ce qui s'était passé.

Il tenait à savoir sans retard quelle était cette famille dont les journaux taisaient le nom.

Après avoir déjeuné sommairement au *Grand-Hôtel*, où nous nous souvenons qu'il avait une installation provisoire, il demanda si la voiture louée au mois par lui, en attendant qu'il eût monté sa maison, était dans la cour. Il reçut une réponse négative, donna l'ordre d'aller lui chercher un fiacre, revêtit une pelisse de drap brun, intérieurement fourrée, monta dans le coupé de louage et dit au cocher de le mener au Père-Lachaise.

La voiture s'arrêta près de la grande porte.

Il mit pied à terre, franchit le seuil du champ des morts et s'engagea dans l'avenue pleine de monde conduisant à la division où se trouvait le tombeau de la famille Kourawieff.

Le chemin de ce tombeau devait lui être familier car, arrivé à l'endroit où une allée latérale y conduisant se greffait sur l'avenue, il n'hésita point et prit cette allée.

A mesure qu'il approchait au but de sa course, la foule devenait plus compacte et se mouvait plus lentement.

Il écarta les groupes faisant obstacle à sa marche et, arrivé aux premiers lignes des curieux, il voulut les traverser.

Un gardien de paix l'arrêta net par ces paroles :

—On ne passe pas, monsieur.

—Pourquoi ?

—C'est la consigne.

Le jeune homme avait fait halte.

—Mais monsieur, reprit-il après un instant de réflexion, je ne suis point ici par hasard et sans but... J'aurais besoin de passer pour visiter une tombe qui se trouve un peu plus loin... Cela ne me sera-t-il pas permis ?

—Pour aujourd'hui, non, monsieur.

—Cependant, par exception...

—L'ordre de la Préfecture est de ne faire aucune exception.

Le comte Yvan comprit qu'en face d'une consigne aussi formelle toutes ses tentatives resteraient sans résultat.

Il se contenta donc d'interroger le gardien de la paix, qui pourrait peut-être lui apprendre ce qu'il désirait savoir.

—Mais enfin, monsieur, lui dit-il, quel est le motif de cette mesure rigoureuse ?

Le gardien de la paix était complaisant.

A la grande satisfaction des curieux qui se rapprochaient pour écouter il raconta la lugubre histoire que nous connaissons infiniment mieux que lui.

Lorsqu'il eut achevé, Yvan demanda :

—Quel est le tombeau où s'est commis le crime ?

—Celui d'une grande famille russe.

—Savez-vous comment s'appelle cette famille ?

—Parfaitement.

—Pouvez-vous me l'apprendre ?

—Très bien... C'est la famille Kourawieff.

En entendant prononcer ce nom, le jeune Russe devint pâle comme un mort.

—Vous êtes certain de ne pas vous tromper, monsieur ?... murmura-t-il d'une voix agitée.

—J'en suis certain, oui, monsieur... C'est d'un gardien du cimetière que je tiens le renseignement.

Le comte Yvan baissa la tête comme un homme accablé, et pendant quelques secondes resta silencieux et rêveur, puis il reprit possession de lui-même, remercia le gardien de la paix, tourna sur ses talons et se perdit au milieu de la foule qui devenait de plus en plus compacte.

Son visage exprimait une préoccupation très vive.

—Quelle est donc cette énigme ? se demandait-il.

Rien au monde se peut-il imaginer de plus étrange, de plus inexplicable ? Il faudra cependant que la lumière se fasse !... Il faudra bien que je sache...

Il pressa le pas, atteignit la grande avenue, moins encombrée de monde que l'allée latérale, sortit du cimetière et chercha la voiture qui l'avait amené.